Zeitschrift: Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences

Herausgeber: Swiss Society of the History of Medicine and Sciences

Band: 32 (1975)

Heft: 1-2: Aspects historiques de la médecine et des sciences naturelles en Suisse romande = Zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in der Westschweiz

Artikel: La santé publique vue par les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique (1796-1815)

Autor: Barblan, Marc.-A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-520654

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La santé publique vue par les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique (1796–1815)

Contribution à l'étude des relations intellectuelles et scientifiques entre Genève et l'Angleterre

Par Marc-A. Barblan

«Il y a aujourd'hui un peu plus de quarante ans que trois amis se réunirent pour essayer de fonder à Genève un journal scientifique et littéraire. C'était la fin de l'année 1795 (...)» peut-on lire dans le prospectus de la *Bibliothèque Universelle* de Genève, portant la date du 31 janvier 1836.

De cette réunion amicale naquit la *Bibliothèque Britannique*[1], laquelle représente, pour l'époque, une entreprise considérable: soixante volumes entre 1796 et 1815 pour la seule série Sciences et Arts, totalisant près de vingt-quatre mille pages au format octavo, autant de volumes pour la série Littérature, vingt autres consacrés à l'agriculture, pendant cette même période[2].

La *Bibliothèque* continuera après 1815; dès lors pourquoi restreindre l'étendue chronologique de l'étude? D'abord, par l'intérêt que présente cette période d'hostilités presque continuelles, tout au long de laquelle la circulation des idées scientifiques et des ouvrages anglais était fort problématique[3]; ce qui explique le rôle que l'on peut attribuer à cette publication. D'autre part, Louis Odier, qui présenta et commenta la majeure partie des ouvrages de médecine, disparaît le 13 avril 1817, bientôt suivi par les trois fondateurs: Charles Pictet de Rochemont en 1824, Marc-Auguste Pictet en 1825 et Frédéric-Guillaume Maurice en 1826. Enfin, si la *Bibliothèque Britannique* continue après 1815, elle change non seulement de titre (devenue *Bibliothèque Universelle* elle poursuit sa carrière jusqu'au vingtième siècle), mais également de contenu puisqu'elle recueillera beaucoup plus largement les productions étrangères à l'Angleterre et que l'éventail de ses rédacteurs et collaborateurs s'amplifiera notablement.

Que la *Bibliothèque* ait vu le jour à Genève, ne nous surprendra guère: les rapports intellectuels et scientifiques entretenus par ses habitants avec l'Angleterre se sont constamment développés tout au long du XVIIIe siècle[4], comme l'a souligné très récemment encore Ernest Giddey[5]. La première traduction française de la *History of the Royal Society* de Sprat[6] n'avait-elle pas été éditée sur les rives du Léman dès 1669?

Une fraternité dans la foi, une sympathie réciproque pour les institutions politiques, favorisèrent la compréhension entre Romands et Britanniques. A telle enseigne que «l'homme cultivé qui de Paris regarde vers l'Angleterre n'a pas conscience, comme le pasteur neuchâtelois écrivant à un ecclésiastique d'Oxford, de rester au sein d'une même famille spirituelle. Les oppositions confessionnelles ont ici le mérite, par leur brutale netteté, de clarifier les rapports. Aux yeux du Français catholique pénétré d'esprit classique, l'Angleterre de 1725 est un monde véritablement étranger: la langue, la religion, le système politique du pays, tout concourt au dépaysement».[7] Aussi, après les pasteurs, suivant en cela le mouvement qui se dessine dans la République elle-même[8], les médecins et les hommes de science s'enhardissent à franchir la Manche. Au XVIIe siècle déjà, Théodore Turquet de Mayerne, filleul de Théodore de Bèze, est médecin des rois Jacques Ier et Charles Ier. Au siècle des Lumières, Théodore Tronchin ira commencer, vers 1730, ses études médicales à Cambridge. Dès lors, le courant ne s'interrompt plus: Daniel De la Roche, Louis Odier, Jean De Carro, et Alexandre Marcet, pour n'en citer que quelques uns, iront quérir leurs diplômes à Londres et Edimbourg ou faire des stages dans des hôpitaux anglais[9], ces lieux en comparaison desquels «les réfectoires des plus riches couvents bénédictins ne sont que ‚des porcelières' ...».[10] Assurément, surtout pour un Genevois, le sérieux et l'attention que les Anglais vouent à l'amélioration des soins aux malades ne sont-ils pas les moindres attraits de ce pays, et incitent-ils puissamment à y faire des séjours de formation profitables.

Dans le monde des publications de langue française, l'entreprise des trois Genevois comptait des précédents. Le *Journal des Savants,* dès 1710, et les *Mémoires de Trévoux,* dès 1730, contenaient des nouvelles littéraires, prises au sens large du terme, sur l'Angleterre. Considérant que «c'est un pays où les sciences et les arts fleurissent autant qu'en aucun lieu du monde; qu'ils y sont cultivés dans le sein de la liberté: il est donc important qu'il y ait quelqu'un qui soit capable d'informer de ce qui s'y passe», Michel De la Roche fonda, en 1710, les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne.* Quelques années plus tard paraissent à La Haye, de 1733 à 1747, les vingt-cinq volumes de la *Bibliothèque britannique ou Histoire des ouvrages savants de la Grande-Bretagne,* homonyme de notre publication genevoise. Sans entrer dans le détail de ces divers périodiques citons encore comme témoignage de ce cosmopolitisme la *Bibliothèque italique ou Histoire littéraire de l'Italie* que le naturaliste et archéologue nîmois Louis Bourguet fit paraître à Genève, à partir de 1728[11].

Qui étaient donc les trois fondateurs et quel but souhaitaient-ils atteindre en publiant la *Bibliothèque Britannique?*

Marc-Auguste Pictet (1752–1825), professeur à l'Académie, plus tard suppléant de Benjamin Constant au Tribunat et Inspecteur général des études sous l'Empire, son frère Charles Pictet de Rochemont (1755–1824), héritier spirituel de Chateauvieux et des physiocrates, Frédéric-Guillaume Maurice (1750–1826), agronome, secrétaire de la Société des Arts et maire de Genève de 1801 à la Restauration. A ce groupe initial se joignirent ensuite, notamment, Pierre Prévost (1751–1839), Gaspard de la Rive (1770–1834) et Louis Odier (1748–1817).

Les trois initiateurs, Marc-Auguste Pictet surtout, connaissaient bien l'Angleterre et portaient un intérêt très vif à sa vie intellectuelle et scientifique.

Louis Odier, quant à lui, après avoir hésité à suivre la voie pastorale, avait résolu d'aller étudier la médecine à Edimbourg, où il passa son doctorat en 1770, afin de se dérober à la «contagion des passions politiques» de sa cité natale. Il fit ses études avec le futur Sir Charles Blagden et son compatriote Daniel De La Roche. Il suivit les cours d'anatomie de Monro II mais fut particulièrement impressionné, si l'on en croit Pierre Prévost[12], par le célèbre Cullen auquel il empruntera plus tard sa classification pour son *Manuel de médecine pratique*. Il compléta sa formation à Londres, Leyden et Paris.

Lors de son séjour à Edimbourg, Odier prit part aux activités de la Société médicale, de la Société physico-médicale et de la Société chirurgo-médicale; il présida même les deux premières. Ces nombreux contacts anglo-saxons faisaient donc de lui l'homme le plus idoine pour occuper la place de rédacteur médical. Il avait d'ailleurs déjà à son actif une œuvre de chroniqueur. Il assura en effet, de 1787 à 1794, la rubrique médicale du *Journal de Genève* presque chaque semaine. Il publia dans ces colonnes nombre de textes en faveur de la diffusion de l'inoculation (notamment, le 25 août 1787, lorsqu'il propose d'inoculer gratuitement), ses observations sur l'hydrocéphale, des commentaires détaillés sur les extraits mortuaires annuels et ses compte-rendus périodiques sur les maladies régnantes[13]. Grâce aux recherches entreprises dans les archives privées de Marc-Auguste Pictet, nous disposons désormais d'une excellente description des débuts de la *Bibliothèque Britannique*[14].

L'idée de la ces fascicules mensuels semble due à Maurice, si l'on en juge d'après une lettre de Marc-Auguste Pictet dans laquelle il déclare: «notre ami commun (...) possesseur d'une nombreuse collection d'ouvrages que

nous nous proposons de faire connaître nous a fourni la première idée de l'entreprise et les premiers moyens d'exécution».[15] Certes, le but était-il de diffuser les résultats de la science britannique. Cependant, il était aussi une manière de réagir contre les principes révolutionnaires qui paraissaient à nos fondateurs amoraux et socialement pernicieux. Ils souhaitaient également «ramener l'opinion sur le compte de notre malheureuse patrie»[16] et, après 1798, la *Bibliothèque* prit des allures de manifeste permanent destiné à marquer, malgré l'annexion, l'indépendance d'esprit des Genevois, bien que les sujets politiques en fussent bannis. D. Bickerton ajoute à ces mobiles une autre préoccupation, d'ordre financier. Cette hypothèse est à retenir, dans la mesure où les trois protagonistes avaient passablement souffert, dans leurs fortunes personnelles, de la banqueroute genevoise des années 1792–1795 et qu'il paraît douteux qu'ils eussent assumé une charge aussi considérable, et à certains égards si hasardeuse, s'ils n'en avaient pas escompté un juste profit.

Pourtant, le moment paraissait mal choisi. La situation de la presse littéraire en France était critique[17], voire désespérée, le «choix étranger» que voulaient publier les rédacteurs prenait toutes les apparences d'un défi implicite au Directoire[18] puisqu'il favorisait en quelque sorte la grande rivale de la France. De plus, la situation financière, politique et militaire n'était guère propice à ce genre d'entreprise. La guerre, coupant les communications, rendant la circulation d'ouvrages et de correspondance plus difficile, semblait devoir jouer contre l'aventure des Genevois: s'ils n'avaient pas espéré une paix prochaine ils y auraient renoncé. Mais, en même temps, les hostilités font peut-être la fortune de la *Bibliothèque Britannique,* laquelle peut dès lors jouer pleinement son rôle de pont, ou de relais, entre la France et l'Angleterre. Les rédacteurs s'en rendent d'ailleurs compte et s'expriment à diverses reprises sur ce sujet dans les préfaces annuelles qui leur permettent de préciser leurs objectifs et de rendre compte du travail accompli[19].

Ces mêmes préfaces nous donnent de précieuses indications sur la manière de laquelle les frères Pictet et Maurice concevaient le travail rédactionnel. Entre 1796 et 1805, par exemple, la série *Sciences et Arts* ne comprend pas moins de douze subdivisions: Mathématiques (pures et appliquées), Physique, Chimie, Géologie, Histoire naturelle, Botanique, Médecine, Arts, Mélanges, Correspondance, Annonces et variétés. Soulignons d'emblée l'importance de la partie dévolue à la correspondance, dans laquelle seront publiées nombre de lettres des savants les plus réputés de l'époque.

Dans la préface de janvier 1798, les rédacteurs exposent pour la première fois leur ligne directrice, en commentant et justifiant le choix des extraits parus jusqu'à ce moment, et définissent la doctrine gouvernant la partie scientifique:

«Nous avions dit encore, que nous mettrions, dans nos choix, le principe de l'UTILITÉ avant tous les autres motifs. Nous l'avons considérée comme prochaine, toutes les fois que nous avons extrait des recherches savantes, quelques applications immédiates aux objets d'économie civile ou domestique, et à tout ce qui concerne de plus près l'individu: elle était plus éloignée, mais non moins réelle, lorsqu'en cherchant à exciter l'étonnement de nos lecteurs par de beaux résultats, nous leur inspirions de l'intérêt et de la curiosité pour les recherches qui les ont procurés; et que nous encouragions ainsi les savants à poursuivre leur noble carrière, par la perspective qui les flatte le plus, celle de l'estime réfléchie des hommes capables d'apprécier leurs services.

Les travaux économiques du Comte Rumford nous ont paru posséder au plus haut degré ce caractère d'utilité immédiate auquel mous mettons le plus de prix.»[20]

Les sources utilisées par les rédacteurs comprennent les éditions courantes des ouvrages traduits, alliées à la lecture attentive aussi bien des périodiques les plus connus, telles les *Philosophical Transactions,* que d'autres publications de moindre réputation. Ainsi les *Annals of Medecine for the year 1796* (Edinburgh), le *Nicholson's Journal, A journal of natural philosophy, chemistry and the arts*[21], lequel publia, au mois de mai 1799, une «lettre sur la respirabilité de l'oxyde gazeux d'azote», ou même un quotidien, le *General Evening Post* du 14 août 1804, insérant une notice du Dr. J. Creighton sur la vaccination. La reconstitution bibliographique, pourtant essentielle, s'avère d'autant plus ardue que les rédacteurs ne citent en anglais que l'*incipit* du titre, ce qui ne va pas sans poser quelque problème. Telle brochure de George Pearson, relative à la vaccination, est simplement mentionnée: *Observation concerning the eruptions ...,* Londres, 1800. Ne figurant dans aucun catalogue, on est amené à se demander s'il ne s'agit pas d'un tiré à part de quelque article.

Il est malheureusement hors de question d'examiner dans cet article toutes les œuvres dont la *Bibliothèque Britannique* a publié de larges extraits. Nous pouvons néanmoins répartir schématiquement ces écrits en quatre groupes importants:

1) *Hygiène, épidémies, contagion*: Dans cette section apparaissent, par exemple, les écrits de James Carmichael Smyth sur la fièvre des prisons,

ceux de Thomas Beddoes sur les airs factices, de même que les *Essais* politiques, économiques et philosophiques de Benjamin Thomson, le comte Rumford.

2) *Variole et vaccination*: A tous égards, cette partie est la plus importante jusqu'en 1805. Aux contributions classiques de Jenner, Pearson, Woodville, De Carro et Sacco, viennent s'ajouter d'autres œuvres mineures, voire des libelles s'inscrivant en faux contre la vaccination. Ce sujet est également celui qui a fourni la plus abondante correspondance.

3) *Auteurs «classiques»:* Sous ce titre, nous rangeons les œuvres de John Brown, Robert Thomas *(The modern practice of physick,* 1801), Benjamin Bell *(A system of surgery,* 5e éd. en 1791), ou John Hunter *(Treatise on blood and gun-shot wounds,* 1794).

4) A côté de cela, nous recontrons de nombreuses autres œuvres traitant de presque tous les sujets qui touchent à la médecine, à la chirurgie ou à la physiologie, dont on pourra constater la variété en se reportant à l'essai de reconstitution bibliographique.

Il est en plus, nous l'avons dit, une partie extrêmement vivante et riche; celle que les rédacteurs ont réservée à la correspondance. On y trouve la transcription intégrale ou partielle de diverses lettres d'Edward Jenner, certaines d'entre elles ayant, semble-t-il, échappé à Le Fanu[22]. L'éventail des correspondants est très large: de Pavie, Antonio Scarpa écrit à Jean-Pierre Maunoir, lequel répond par le truchement de la *Bibliothèque;* tel anonyme de Londres signale des cas singuliers de vaccination, tandis que de Crest, dans la Drôme, un abonné s'adresse à Louis Odier. Mais cette rubrique permet également de constater à quel point Jean De Carro collaborait infatigablement à la revue. De Vienne, il transmet presque chaque mois la correspondance qu'il reçoit lui-même et y ajoute fréquemment des extraits de lettres reçues par ses propres correspondants. L'aire géographique s'étend ainsi aux horizons de l'Orient et au-delà de l'Atlantique: les lecteurs peuvent prendre connaissance de missives expédiées d'Antioche, d'Alep, de Madras ou d'Irckoutzk, à moins que ne soit publiée une lettre adressée par Thomas Jefferson à Benjamin Waterhouse, professeur à Harvard et premier vaccinateur aux Etats-Unis. Nul doute que si: «La conversation et l'exemple sont les grands moyens d'influer sur la curiosité», la *Bibliothèque Britannique* fournissait alors à chaque livraison, dans certains milieux, d'amples sujets de conversation sur l'avancement des sciences et leur application pratique[23].

De quelle manière, avec quelle rapidité les ouvrages anglais étaient-ils présentés aux lecteurs genevois et européens ? Un cas concret, concernant une œuvre célèbre, nous permettra de mieux illustrer ce propos.

L'*Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae* ... d'Edward Jenner paraît en 1798. Soyons même plus précis car, en l'occurrence, la chronologie revêt une importance certaine: «All matters having been duly arranged, nous dit Baron, the Inquiry was published about the end of June, 1798. The dedication to his friend Dr. Parry of Bath bears date the 21st of that month.»[24] Sans attendre le premier biographe du médecin de Berkeley, des publications contemporaines reprennent cette date, confirmée depuis lors[25]. Au nombre de celles-ci citons les rapports du Comité central de vaccine, à Paris, et de la Commission de l'Hôpital Majeur de Milan[26]. L'opuscule de Jenner ne paraît pas susciter immédiatement un large écho: «(...) le professeur Marc-Auguste Pictet venait d'arriver d'Angleterre, rapportant le mémoire à jamais célèbre de l'inventeur de la vaccine, dont aucun journal anglais n'avait jusqu'alors rendu compte (...)»[27]. Louis Odier saisit l'importance des observations de Jenner et annonce l'ouvrage dans la livraison d'octobre 1798 de la *Bibliothèque*: «Cet ouvrage contient l'exposé d'une découverte fort singulière, et qui peut jeter un grand jour sur la théorie des maladies susceptibles d'être inoculées; en même temps qu'elle peut devenir fort utile pour en préserver sans danger l'espèce humaine ...»[28] Cinquante-huit pages seront ensuite consacrées dans les numéros de novembre et décembre à la publication de larges extraits traduits[29].

Odier présente le texte librement et y ajoute des notes personnelles, puisant dans les périodiques scientifiques de l'époque *(Journal de Médecine, Bibliothèque des Sciences)*, se référant à ses lettres à de Haen sur l'inoculation, complétant son information par la consultation d'autres ouvrages, par exemple les *Observations et découvertes faites sur des chevaux,* publiées à Paris, en 1754, par le vétérinaire Etienne-Guillaume Lafosse. Il y ajoute des remarques tirées de son expérience personnelle de l'inoculation et diverses observations critiques, cite van Swieten, Boerhave ou Hufeland.

Cet exemple permet de démontrer aisément que la *Bibliothèque* a fonctionné comme un relais indispensable entre l'Angleterre et la France. Il est même possible d'affirmer que les extraits parus dans le périodique genevois constituent sans doute la première édition française de l'œuvre de Jenner, même s'il ne s'agit que de «bonnes feuilles», paraissant environ une année et demie avant la première édition lyonnaise mentionnée par Le Fanu[30]. D'ailleurs, annonçant cette traduction, le *Recueil Périodique* ajoute: «La

vérole vaccine n'est guère connue en France que par les notices qu'en ont publiées divers journaux; tels que la Bibliothèque Britannique et le Recueil Périodique de Littérature Médicale Etrangère (...).»[31]

Les Genevois se montrent décidément fort actifs en cette affaire, et leur intervention dépasse d'emblée le cadre de la *Bibliothèque*. En effet:

«A peine cette annonce [des travaux de Jenner et des expériences auxquelles s'étaient livrés, à Londres, Woodville, Pearson et Simmons] fut publiée en France, qu'elle excita une vive attention. L'Ecole de Médecine de Paris, à laquelle rien de ce qui intéresse la science médicale ne peut être étranger, prit cet objet en considération [le 19 janvier 1800]; des commissaires furent nommés pour faire des expériences, et se concerter avec les membres d'une commission nommée en même temps dans le sein de l'Institut national. Du fluide vaccin ayant été apporté à Paris par le citoyen Colladon, médecin de Genève qui venait d'Angleterre, de premiers essais furent tentés par le professeur Pinel, à la Salpêtrière [le 14 avril 1800]. On en fit en même temps avec les croûtes de quelques boutons que l'on venait d'observer sur des vaches, près de Paris, et que l'on avait jugées analogues à la vaccine. Enfin, un jeune médecin, plein de connaissances et de zèle, dont le nom reviendra plusieurs fois dans le compte que nous rendons ici de nos travaux, le citoyen Aubert, ayant conçu le projet de passer en Angleterre pour suivre les inoculations de vaccine que l'on y pratiquait, la Commission de l'Ecole de Médecine, et celle de l'Institut, réunies, rédigèrent une série de questions [en février 1800] sur lesquelles il fut prié de procurer des réponses précises.»[32]

C'est, de plus, grâce à Aubert, et aux passeports accordés par Talleyrand, que le Docteur Woodville put se rendre à Paris, où il arriva le 26 juillet 1800[33].

L'importance des relations intellectuelles et scientifiques de Genève avec l'Angleterre n'échappe pas à Henri-Marie Husson, lequel y voit à juste titre la cause de l'enthousiasme des médecins du département du Léman pour les nouvelles méthodes de lutte contre la variole: «Le C[itoyen] Odier, à Genève, trouvait les esprits également disposés à la vaccination, à raison des relations littéraires plus étendues dans cette contrée avec l'Angleterre.»[34]

La manière de laquelle a été conçue et réalisée la *Bibliothèque Britannique* pose toute une série de problèmes méthodologiques.

Sélection des ouvrages. – Qu'ont reçu, en réalité, les rédacteurs? Ce qu'ils publient est déjà le résultat d'un choix de leur part; la reconstitution bibliographique ne peut donc être que partielle. Un certain choix néanmoins transparaît déjà, si l'on observe et compare les titres qui sont simplement annoncés et les ouvrages dont on publie des extraits plus ou moins longs.

D'ailleurs, la sélection s'opère également au niveau du contenu, ce qui rend l'analyse encore plus délicate; certaines parties d'une œuvre étant plus largement reproduites, d'autres omises.

Traduction. – A cet égard, en abordant la *Bibliothèque,* il faudra avant tout se souvenir des conditions particulières de la traduction au XVIIIe siècle. «Le verbe traduire ne suggérait pas la rigueur minutieuse qui caractérise le labeur de plus d'un traducteur moderne (...). Au siècle de Voltaire, la plume cursive du traducteur glisse rapidement sur le papier, et les volumes sortent sans hésitations, année après année. A la rapidité s'ajoute l'absence de vraie fidélité à l'œuvre originale. Cette œuvre, souvent prétexte plus que texte, le traducteur la manie à sa guise, supprimant, allongeant, subdivisant, commentant. Il le fait sans arrière-pensée.»[35]

De plus, l'établissement d'une chronologie comparative, confrontant la date de parution de l'original et celle de la première édition française – lorsqu'il y en a eu, revêt une importance particulière par rapport au rôle que joua la *Bibliothèque Britannique* dans la diffusion des connaissances scientifiques.

Les exemples frappants ne manquent pas; nous avons déjà cité le cas de '*Inquiry* d'Edward Jenner. Mentionnons encore l'essai biographique que John Coakley Lettsom dédia, sous forme d'éloge, au même E. Jenner. Le discours fut prononcé à la Société médicale de Londres, le 8 mars 1804, et il parut au mois de septembre de la même année. La *Bibliothèque* en rend compte dans son volume XXXIX, soit en 1808, aux pages 166–184. Quant à la première traduction française elle ne sera publiée séparément que trois ans plus tard[36].

Le réseau d'informateurs mis en place par les rédacteurs joue un rôle de premier plan. Il conditionne en grande partie l'activité de la rédaction. Certes, M.-A. Pictet se rend lui-même à diverses reprises en Angleterre et peut y nouer ou consolider des relations[37]; il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de reconstituer tout un réseau. A cet égard, il est intéressant de noter qu'au nombre des «souscripteurs pour l'inoculation de la vaccine», côtoyant Talleyrand, Fouché, Pinel, Husson, Fourcroy et bien d'autres encore, figure le Citoyen Magimel, libraire et agent de la *Bibliothèque* à Paris. Quant aux rédacteurs, nul ne s'étonnera qu'ils soient en correspondance avec les sociétés savantes; ainsi, par exemple, Louis Odier fait-il partie, au même titre que Colladon et Aubert, des correspondants du *Comité central de vaccine*[38].

Autre problème d'une importance primordiale: *la diffusion.* Négliger cet aspect des choses nuirait dangereusement à toute histoire intellec-

tuelle. Il convient de toute manière de distinguer le nombre d'abonnés d'une part, près de cinq-cents en 1804–1805 d'après Bickerton qui conteste les chiffres trop bas donnés par Hatin[39], et, d'autre part, les milieux que représentaient les souscripteurs. Sans atteindre la diffusion de la *Décade Philosophique* (666 exemplaires), du *Mercure de France* (830), de la *Bibliothèque physico-économique* (1186), ou le nombre d'abonnements très élevé dont s'enorgueillit l'avant-premier *Journal de Genève* (celui de Pancoucke ...; 4800 en 1780), la *Bibliothèque Britannique* dépassait de loin les *Annales de Chimie* (112) ou le *Journal de Physique* (76) et s'était assuré une place honorable.

En ce qui concerne l'aire de diffusion, tant sur le plan géographique que social, les lieux d'origine des lettres de lecteurs peuvent fournir diverses indications; encore faut-il s'assurer que nous n'avons pas affaire, selon les cas, à quelque gentilhomme aisé qui s'est procuré la *Bibliothèque* à Paris et met à profit le calme de sa résidence campagnarde pour communiquer ses réflexions. Il ne fait nul doute à cet égard qu'une liste nominative d'abonnés s'avérerait une source précieuse et pourrait renseigner sur la qualité de ceux-ci. Ajoutons encore que certains abonnés, selon la position qu'ils occupaient, avaient la possibilité de jouer à leur tour le rôle de relais vers d'autres milieux. Faute de données plus précises il est évidemment difficile, en l'état, de se faire une idée de la diffusion réelle de la *Bibliothèque* et des répercussions qu'elle a eues dans les divers milieux.

Il n'est certes pas extraordinaire que, en France, elle ait été lue en haut lieu. Marc-Auguste Pictet relate à ce propos diverses anecdotes, notamment le 14 mai 1802: «Je suis allé, au sortir du Tribunat, dîner chez Magimel [libraire de la *Bibliothèque Britannique*]. Il y avait à ce dîner un jeune M. Riboud, bibliothécaire du Premier Consul, qui m'a paru instruit et aimable. Il m'a dit que le Consul lui avait parlé avantageusement de la *Bibliothèque*. Il me conseillait de lui écrire pour lui demander un rendez-vous.» Les nombreux contacts scientifiques que Marc-Auguste Pictet a pu nouer outre-Manche le pousseront plus tard à proposer ses services diplomatiques; ainsi note-t-il, le 30 mars 1804: «Eté chez Talleyrand, lui dire que je partais incessamment pour Genève et que si, dans un moment quelconque, on voulait rouvrir quelque communication de l'autre côté [avec l'Angleterre], je serais placé, par ma qualité de rédacteur de la *Bibliothèque Britannique*, de manière à pouvoir porter *incognito* telles paroles qu'on voudrait ... Il a reçu avec un intérêt visible ma communication et m'a répondu qu'il en ferait part au Premier Consul.»[40]

Dans les milieux scientifiques le périodique genevois semble avoir joui d'une audience assez large. Le *Rapport du Comité* ... cite abondamment et les écrits ou observations de Louis Odier et la *Bibliothèque* elle-même[41]. Les contemporains lui rendent hommage. Ainsi, donnant un aperçu des œuvres les plus importantes consacrées à la vaccination, au nombre desquelles celles de Woodville, Pearson, Husson, Aubert, Moreau de la Sarthe, Scarpa et Sacco, le rapport de la commission cisalpine, probablement rédigé par son président, Antonio Crespi, directeur de l'Hôpital de Milan, déclare non sans quelque emphase: «(...) ODIER, Scrittore celebre, Medico filantropo, Autore de' più eccellenti articoli della *Biblioteca Britannica,* pel cui mezzo le notizie e i vantaggi delle più utili scoperte inglesi si diffondono per tutta Europa, e da cui emanarono nel Continente i primi e più utili scritti sul nuovo Vajuolo (...).» A propos d'un autre Genevois, «hors les murs» celui-là: «(...) DECARRO, che inoculando i proprii figli, fa sentire per la prima volta ne' Dominii Austriaci il nome del nuovo Vajuolo, e mantenendo una letteraria corrispondenza coll'immortale JENNER, dà occasione a quest'ultimo di sviluppare sempre nuove verità (...).»[42] John Baron, lui aussi, mettra en évidence, quelques années plus tard, le rôle de trait d'union assumé, en ces temps troublés, par la revue genevoise: «The unhappy war which then raged prevented direct intercourse with France and many other parts. The *Inquiry* nevertheless found its way, in the course of this year, (1799) to Geneva, Hanover, and Vienna. In the first-mentioned place Drs. Odier and Peschier collected all the information that could be obtained on the subject, and communicated it to the scientific world through the medium of the Bibliothèque Britannique. In Vienna, the cause of vaccination was taken up by Dr. De Carro with a zeal commensurate to its importance, and fostered and disseminated with a degree of wisdom and energy which has not been exceeded on the part of any of the eminent individuals who have advocated or advanced it.»[43]

«Quand on réunit tous les travaux d'une nation, ou même d'une ville pour l'instruction des hommes, écrit Jean Sénebier, on est aussi étonné de la grandeur de leur masse que de la petitesse de leur utilité: comme lorsqu'on entre dans une grande bibliothèque, on est accablé par le nombre prodigieux des livres qu'elle renferme et par l'idée du petit volume qu'on pourrait en faire en rassemblant les vérités originales que cette immense collection peut fournir.»[44]

Les considérations faites jusqu'à ce point à propos de la *Bibliothèque* démontrent assez, espérons-nous, que ce schéma d'analyse ne peut lui être

appliqué. Les initiateurs de cette publication n'ont jamais entendu faire œuvre créatrice: «Ce n'est point un *Journal* que nous faisons, affirment-ils, c'est un Recueil périodique, essentiellement composé de tout ce qui, dans les productions des presses anglaises, nous semble offrir de l'intérêt, et surtout de l'utilité.»[45] Les rédacteurs ont avant tout exprimé leur personnalité et leur curiosité scientifiques par leurs choix et leurs commentaires. Ils ont moins aspiré à formuler leurs propres théories qu'à assurer une diffusion aussi large que possible aux idées des autres qui leur paraissaient intéressantes, originales ou utiles. Faut-il voir dans cette attitude une vérification de l'hypothèse d'Amiel: «Le Genevois est plus habile organisateur qu'inventeur scientifique?»[46] Toujours est-il que les contributions originales des rédacteurs font malgré tout exception: Odier, par exemple, avec son *Mémoire sur l'inoculation de la vaccine à Genève,* ou son *Cours abrégé de médecine pratique,* ce dernier largement inspiré par R. Thomas et W. Cullen. L'apport original se trouve au niveau des remarques personnelles, des expériences propres, des comparaisons critiques discrètement formulées en des notes infrapaginales.

En guise de conclusion provisoire on peut constater, avec Pictet de Rochemont: «Ce journal, qui s'est soutenu et fortifié au travers des révolutions et de la guerre, qui est accueilli dans toute l'Europe, qui est devenu un dépôt des connaissances utiles et qui, peut-être, fait quelque honneur à Genève, mérite d'être continué.»[47] Continué, il le fut assurément, mais étudié, guère! Fielding H. Garrison ne cite pas la *Bibliothèque Britannique* et il ignore Louis Odier, mentionnant furtivement Jean De Carro[48]. Quant à Léon Gautier[49], il ne prête pas grande attention à ce périodique, en dehors du problème de la vaccination. On ne saurait bien sûr lui tenir rigueur de cette omission puisque l'entreprise des Genevois dépasse les limites chronologiques de son œuvre; limites qu'il n'a transgressées, précisément, que pour traiter de l'inoculation et des débuts de la vaccination.

Au sens strict du terme, nous l'avons vu, il n'est pas possible d'affirmer que les initiateurs de la *Bibliothèque Britannique* aient joué un rôle déterminant, de par leur seule publication, dans l'histoire de la médecine et des sciences. Cependant, si l'on s'attache à cerner de plus près les conditions dans lesquelles s'est produite l'évolution des sciences médicales, l'introduction de nouvelles méthodes de traitement ou de recherche, on ne peut s'empêcher d'accorder une importance majeure à l'histoire intellectuelle et à la diffusion de connaissances acquises par d'autres. A cet égard, le rôle joué par le recueil genevois, pendant ses vingt premières années, a été sous-

estimé jusqu'à ce jour ou, pour demeurer plus réservé, n'a pas encore fait l'objet d'une estimation approfondie. Un bilan global de l'influence de la *Bibliothèque Britannique* dans la diffusion des théories et expériences anglaises en France, pendant ces années cruciales du dix-neuvième siècle naissant, qui voit la clinique se développer et s'affirmer peu à peu, prend tout son sens si on le met en rapport avec les travaux marquants déjà entrepris sur ce thème, qu'il pourra compléter et, peut-être, nuancer[50].

Aucun mouvement n'est issu du néant: «Paris medicine at the beginning of the nineteenth century, observe très justement E.-H. Ackerknecht, certainly represented a revolutionary break with the past. But just as there is no traditionalist movement that does not contain some new elements, so there is no revolutionary movement that does not have some roots in the past, that does not continue certain traditions.»[51] Quelle est donc l'influence qu'a pu exercer, parallèlement à la première école viennoise, la *Bibliothèque* sur des hommes comme Cabanis, Pinel ou Coste, très ouverts aux conceptions anglaises ? Quelles informations, susceptibles d'influer sur l'évolution de leur pensée scientifique a-t-elle pu leur apporter, en ces années troublées pendant lesquelles les échanges intellectuels ont subi un brusque ralentissement ?

Cet article, brève présentation d'un vaste problème, n'a pas l'ambition de répondre à ces questions; son but est essentiellement de fournir un premier instrument de travail pratique et de définir un domaine de recherche.

Notes

1 *Bibliothèque Britannique. Série Sciences et Arts,* Genève, 1796–1815; 60 vols, in-8°, 4 tables. [Devenu:] *Bibliothèque Universelle* des sciences, belles-lettres et arts, faisant suite à la Bibliothèque britannique, sciences et arts, 1816–1835, 60 vols. [Devenu:] *Bibliothèque Universelle de Genève.* Nouvelle série, 1836–1845, 60 vols., comprenant un supplément: *Archives de l'électricité,* 1841–1845, 5 vols. [Devenu:] Bibliothèque Universelle de Genève. *Archives des sciences physiques et naturelles,* 1846–1857, 36 vols. [Devenu:] Bibliothèque universelle, revue suisse et étrangère. *Archives des sciences physiques et naturelles.* Nouvelle période, 1858–1861, 12 vols. [Devenu:] Bibliothèque universelle et revue suisse. *Archives des sciences physiques et naturelles.* Nouvelle période [2e], 1862–1878, 52 vols.; 3e période, 1879–1895, 34 vols.; 4e période, 1896–1910, 30 vols. [Devenu:] *Archives des sciences physiques et naturelles,* 5e période, 1919–1947, 29 vols. Se poursuit sous le titre de: *Archives des sciences.*
Sous des formes diverses, la série *Sciences et Arts* se signale par sa longévité; la série *Agriculture* cessa de paraître en 1829 et la série *Littérature* disparut en 1924.

2 La *Bibliothèque Britannique* se présente à nous sous les apparences d'un *corpus* rassemblant non seulement les nombreux extraits et traductions d'articles ou d'ouvrages

médicaux anglais mais aussi une très importante correspondance, de même que des contributions originales paraissant en français. Toute recherche approfondie relative aux choix et aux méthodes de travail des rédacteurs, au rôle joué par ce périodique dans la diffusion de certaines connaissances et de certaines méthodes médicales, nécessite que l'on établisse d'abord un instrument de travail adéquat. Aussi, avons-nous tenté de reconstituer le plus complètement possible la bibliographie de la *Bibliothèque britannique*, en y incluant un inventaire de la correspondance reçue et publiée par les rédacteurs, de même que les travaux des collaborateurs insérés en version originale française. Malheureusement, cette recherche bibliographique a dû être limitée aux sciences médicales.

3 De nombreux milieux affrontent le même problème. Ainsi, en 1796, commence de paraître le *Recueil Périodique* de la Société de Santé de Paris, [puis:] Société de médecine de Paris; il se poursuivra sous le titre: *Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie* ... «Les circonstances de la guerre rendant difficile la communication avec les nations chez lesquelles l'art de guérir est cultivé avec le plus de succès», la Société, «malgré les difficultés que présentent actuellement les entreprises littéraires», décide peu après de confier à Sédillot le Jeune la rédaction du *Recueil Périodique de Littérature Médicale Etrangère*, pour lequel seront «mis à contribution les travaux des plus grands maîtres» (Avertissement du rédacteur, Tome VII, premier semestre An VIII [1800], p. V–VI). Ce supplément ne comptera, hélas, que deux volumes. Par la suite, cédant probablement aux difficultés financières ou aux entraves apportées à la circulation des livres, sa matière sera incorporée dans le *Recueil* ordinaire, lequel avait déjà fait quelque place à des travaux anglais.

4 Voir, notamment, un ouvrage récent: PAUL GUICHONNET (sous la direction de), *Histoire de Genève*, Toulouse et Lausanne (Privat-Payot), 1974; gr. 8°, 406 p., tabl., ill. et cartes (Coll. Univers de la France. Série: Histoire des villes).

5 *L'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au XVIIIe siècle*, Lausanne, 1974; in-8°, 261 p. (Bibliothèque Historique Vaudoise, Vol. 51).

6 THOMAS SPRAT, L'Histoire de la Société Royale de Londres, trad. en français. Genève (Widerhold), 1669; in-8°, 542 p.

7 E. GIDDEY, op. cit., p. 14.

8 Voir à ce propos: ANDRE E. SAYOUS, *La haute bourgeoisie de Genève et ses travaux scientifiques*, in: Revue d'Histoire Suisse, 20e année (1940), p. 195–227.

9 Voir: E.-H. ACKERKNECHT, La médecine à Genève, surtout dans la première moitié du XIXe siècle, in: *Actes du XIXe Congrès international d'histoire de la médecine*, Basel-New York, 1966, p. 420–425.

10 E. GIDDEY, op. cit., p. 109.

11 Voir: *Histoire générale de la presse française* (Publiée sous la direction de CL. BELLANGER, JACQUES GODECHOT, P. GUIRAL, F. TERROU), Tome I: *Des origines à 1814*, Paris (PUF), 1969, p. 296–301.

12 Voir sa *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, Paris et Genève (J. J. Paschoud), 1818; in-8°, 43 p.

13 Une bibliographie des articles de L. Odier dans le *Journal de Genève* est en cours de préparation. ANNE DE MONTMOLLIN a établi un *Catalogue raisonné de la correspondance du Docteur Louis Odier*, Genève, 1954; 98 p. ronéogr. Regrettons au passage que la biographie d'Odier n'ait encore tenté personne.

14 Voir: DAVID M. BICKERTON, A scientific and literary periodical, the Bibliothèque Britannique (1796–1815), its foundation and early development, in: *Revue de Littérature Comparée*, 1972, No. 4, p. 527–547.

15 Lettre de Marc-Auguste Pictet à E.S. Reybaz, 14 septembre 1795, publiée par D. BICKERTON, art. cit., p. 531.

16 Lettre de M.-A. Pictet à E. Dumont, 1 juin 1797, ibid., p. 533.

17 Le *Recueil Périodique* (au Tome VIII [1800], p. VIII à X) rendra compte des difficultés rencontrées par la presse médicale: «Depuis l'origine du Recueil Périodique, la manie de publier des journaux de médecine, si ordinaire en Angleterre et en Allemagne, s'est propagée en France. On y en peut compter jusqu'à neuf; parmi lesquels quatre ont cessé de paraître: *le Journal de Santé et d'Histoire Naturelle, par* CAPELLE, *à Bordeaux*; *le Journal des Mères de famille, par* CAILLEAU, *à Bordeaux*; *les Essais de médecine, ouvrage périodique, par* WATON *et* GUERIN, *à Carpentras*; *le Journal de médecine populaire, par* VERDIER *père et fils, à Paris.* Un cinquième a été réuni au Recueil Périodique, dont il était destiné à former le supplément: *le Recueil Périodique de Littérature Médicale Etrangère, par* SEDILLOT *jeune, à Paris.* Deux autres subsistent depuis deux années et se continuent: *la Bibliothèque Germanique médico-chirurgicale, par* BREWER *et* DE LA ROCHE, *à Paris*; *la Bibliographie analytique de médecine, par* L. BAUDIN, *à Château du Loir.* Enfin, deux autres viennent de naître: *le Journal de la Société de Médecine de Lyon, par* PITT, PETIT *et* MARTIN *l'aîné; le Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie, par* CORVISART, LEROUX *et* BOYER, *à Paris.* Outre ces ouvrages périodiques de médecine, huit journaux scientifiques, politiques ou littéraires, participent encore à la propagation des connaissances médicales: les *Annales de chimie; le Journal de la Société des pharmaciens de Paris, réuni depuis aux Annales de chimie; le Journal de physique; le Bulletin des sciences de la Société philomatique; le Magasin encyclopédique; la Décade philosophique; la Bibliothèque britannique et la Bibliothèque française.*»

18 Plus tard, les rédacteurs pourront affecter de croire qu'ils bénéficient de faveurs, ou de l'indulgence, du pouvoir: «Il s'est fait une grande épuration des journaux et la *Bibliothèque Britannique* a été conservée. La libéralité des motifs de cette conservation ne saurait échapper à personne. Les mêmes considérations d'utilité générale qui nous ont valu cette faveur protègent nos communications littéraires et nous assurent que l'aliment de notre travail ne saurait lui manquer» (Vol. XLIX, Préface, janvier 1812, p. 3–18). En fait, les rédacteurs paraissent, ici, solliciter un peu l'événement. Ils font certainement allusion au décret du 4 février 1811, supprimant tous les journaux politiques sauf quatre, d'ailleurs étroitement surveillés par la police; cette mesure concernait la presse politique parisienne et ne visait nullement, du moins en principe, la *Bibliothèque.*

19 Cette déclaration met bien en relief l'attitude ambivalente des rédacteurs à l'égard des hostilités: «L'accident déplorable de la guerre nous afflige sans nous alarmer; il nous semble même ajouter un degré d'intérêt à notre ministère, à mesure qu'il rend les communications plus lentes et plus difficiles entre deux nations qui s'appauvrissent réciproquement de tout ce qu'elles n'échangent pas dans les productions du génie. Et quand la paix sera conquise, on nous saura peut-être quelque gré de nos efforts soutenus, dans une position délicate, pour que le dernier des liens qui peuvent unir deux peuples, ne se rompît pas sous le poids des griefs qui les ont séparés» (Vol. XXV, Préface, janvier 1804, p. III–XX).

20 Vol. VII, Préface, janvier 1798, p. XII–XIV.

21 Londres, 5 vols., 1797–1802.

22 Deux lettres à Jean De Carro (23 janvier 1801 et 4 février 1802), une à Louis Odier (3 juin 1800) et une autre à Alexandre Marcet (novembre 1801). Un essai d'inventaire des lettres adressées par Edward Jenner aux médecins genevois fera suite à la reconstitution de la bibliographie.

23 Voir: ALPHONSE DE CANDOLLE, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles.* Précédée et suivie d'autres études sur des sujets scientifiques. Genève, 2e édition, 1885, p. 322. Toutes les lettres relatives à des sujets médicaux publiées par la *Bibliothèque* sont mentionnées, par ordre alphabétique des expéditeurs, dans la bibliographie.

24 Voir: JOHN BARON, *The Life of Edward Jenner,* London, 1827; Tome I, p. 145.

25 Voir: W. R. LE FANU, *A Bio-bibliography of Edward Jenner 1749–1823,* London (Harvey and Blythe), 1951, p. 24.

26 *Rapport du Comité central de vaccine.* Etabli à Paris par la Société des Souscripteurs pour l'examen de cette découverte. Paris, An XI–1803; in-8°, XIV–460 p. (voir p. 4, note 1). Le Rapport a été rédigé par H.-M. HUSSON, secrétaire du Comité. Et: *Risultati di osservazioni e sperienze sull'inoculazione del vajuolo vaccino.* Instituite nello Spedal Maggiore di Milano dalla Commissione medico-chirurgica superiormente delegata a questo oggetto. Milano (Tip. L. Veladini), Anno X [1802]; in-8°, 224 p. (voir p. 169).

27 Voir: LÉON GAUTIER, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle,* Genève, 1906, p. 408; et, AD. D'ESPINE, Le rôle des médecins genevois dans la vulgarisation de la vaccination, in: (Bibliothèque Universelle) *Archives des sciences physiques et naturelles,* 4e période, Tome I, 1896, p. 552–571.

28 Voir: *Bibliothèque Britannique,* Tome IX, p. 195–196.

29 Ibid., p. 258–284 et 367–399.

30 Voir: LE FANU, op. cit., p. 40. Il s'agit de la traduction du Comte de Laroque, avec un envoi daté du 3 mars 1800.

31 Voir: *Recueil Périodique,* Tome VII, second semestre de l'An VIII [1800], p. 314. Dans le Tome VII, aux pages 152–154, le *Recueil* avait rendu compte de l'opuscule de DANIEL DE LA ROCHE, *Avis aux pères et mères sur l'inoculation de la petite-vérole,* Paris, An VIII [1800]; in-8°, 48 p. Voir aussi: *Recueil Périodique de Littérature Médicale Etrangère,* Tome I, Paris, An VII [1799]: «comme l'observent les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique», p. 453–454. Dans le Tome II du même *Recueil,* également paru en 1799, on reprend purement et simplement de la *Bibliothèque* la présentation de l'ouvrage de W. SIMMONS, *Reflexions on the propriety of performing the caesarean operation ...,* avec les notes de L. Odier, et reproduit telle quelle une lettre de Jean de Carro aux rédacteurs (Vienne, 27 juillet 1799), qui avaient paru au Vol. XI, août 1799, p. 311–347.

32 Voir: *Rapport du Comité ...,* p. 4–5. ANTOINE AUBERT s'acquittera de sa mission en publiant son *Rapport sur la vaccine, ou Réponse aux questions rédigées par les commissaires de l'Ecole de Médecine de Paris, sur la pratique et les résultats de cette nouvelle inoculation en Angleterre ...,* Paris (Richard, Caille et Ravier), An IX [1801].

33 Ibid., p. 13.

34 Ibid., p. 33.

35 E. GIDDEY, op. cit., p. 56.

36 Voir: Memoir of Edward Jenner, M.D. From Dr. Lettsom's Oration delivered before the Medical Society of London, on March 8, 1804, in: *European Magazine*, London (James Asperne), September 1804, Vol. 46, p. 163–166 bis. LE FANU, op. cit., p. 145, donne comme première traduction française: *Eloge d'Edouard Jenner* prononcé en présence de la Société de Médecine de Londres. Traduit par Joseph Duffour, Paris (Capelle et Renaud), 1811; in-8°, 46 p.

37 Voir les *Lettres du Prof. Pictet à ses collaborateurs* ..., Vols. XVII (1801) à XXI (1802), *passim*.

38 Voir: *Rapport du Comité* ..., p. 427–438.

39 Voir: EUGÈNE HATIN, *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, Tome VII, Paris, 1861, p. 413.

40 Le 12 mai 1802, M.-A. Pictet écrit: «Hier au soir, j'étais allé avec Pictet-Diodati faire visite aux deux consuls Cambacérès et Lebrun. Ils m'ont complimenté, l'un et l'autre, sur la *Bibliothèque Britannique*». Ou encore, le 15 mai: «Je suis allé dîner chez le Consul Lebrun. Il m'a dit à propos de la *Bibliothèque Britannique*, que nous devrions parler un peu plus des pratiques françaises, et il m'a longuement entretenu de l'agriculture de Normandie.» Voir: [MARC-AUGUSTE PICTET]. *Journal d'un Genevois à Paris sous le Consulat (1802–1804)*, publié par E[DMOND] P[ICTET], Genève, 1893; in-8°, 38 p. (Extrait du Tome XXV des Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève).

41 Voir, notamment, les pages 200, 220, 267, 305, 376, 393 et 412.

42 Voir: *Risultati* ..., Capitolo X, Cenni storici sulla scoperta dell'Innesto Vaccino, p. 167–176.

43 Voir: JOHN BARON, Op. cit., Tome I, p. 333.

44 Voir: JEAN SÉNEBIER, *Histoire littéraire de Genève*, Tome III, Genève, 1790, p. 337. Signalons l'importance de l'œuvre de Sénebier pour l'historiographie des sciences et de la médecine à Genève.

45 Vol. XII, Préface, janvier 1800, p. 3–22.

46 Voir: HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL, *Du mouvement littéraire de la Suisse romande*, Genève, 1849, p. 30.

47 Voir: EDOUARD CHAPUISAT, Les débuts d'une revue périodique à la fin du XVIIIe siècle. in: *Bibliothèque Universelle et revue suisse*, 117e année. Tome LXVI, 1912, p. 610–619.

48 Voir: *An Introduction to the history of medicine*, Philadelphia and London, 1914 (2e édition); in-8°, 763 p.

49 Op. cit.

50 Voir: E.-H. ACKERKNECHT, *Medicine at the Paris hospital, 1794–1848*, Baltimore, 1967; in-8°, XIV–242 p. et: MICHEL FOUCAULT, *Naissance de la clinique*, Paris (PUF), 1963; in-8°, XV–212 p. (Coll. «Galien», Histoire et philosophie de la biologie et de la médecine).

51 Voir: E.-H. ACKERKNECHT, op. cit. supra, p. 25.
A propos de Marc-Auguste Pictet et de Charles Pictet de Rochemont, on ne saurait trop recommander de se reporter à l'imposant ouvrage de JEAN-DANIEL CANDAUX, *Histoire de la famille Pictet, 1474–1974*. Genève (E. Braillard), 1974; 2 vols in-4°, 571 p. Voir surtout les p. 271–310. Ces précieux volumes se peuvent, hélas!, être consultés qu'à Genève.

Summary

Frédéric-Guillaume Maurice and the brothers Marc-Auguste Pictet and Charles Pictet de Rochemont founded in 1796 the *Bibliothèque Britannique*. This journal had the purpose to communicate the results and practical applications of British science to French speaking people. Till 1815 the series «Sciences and Arts» comprehended 60 volumes. Louis Odier, who had studied medicine in Britain, was the medical editor. Condensed reports were given from the *Philosophical Transactions* and other sources, e.g. from the papers of Count Rumford and John Hunter. Many letters were published, too. The *Bibliothèque Britannique* brought the first French version of Edward Jenner's classic *Inquiry into the causes and effects of the Variolae Vaccinae*. Having nearly 500 subscribers, particularly scientists, the journal played an important part in spreading new knowledge.

Marc-A. Barblan
10, rue Jean-Crespin
1206 Genève